



HAL
open science

Document de travail du Cours "Philosophie et poésie
chez les néoplatoniciens florentins", Université d'été
Arts et Lettres de l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance,
Université Paris Est Créteil (UPEC)

Laurence Boulègue

► To cite this version:

Laurence Boulègue. Document de travail du Cours "Philosophie et poésie chez les néoplatoniciens florentins", Université d'été Arts et Lettres de l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance, Université Paris Est Créteil (UPEC). 2023. hal-04312291

HAL Id: hal-04312291

<https://u-picardie.hal.science/hal-04312291v1>

Preprint submitted on 28 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université d'été de l'UPEC, *Arts et Lettres dans l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance*
org. A. Raffarin, L. A. Sanchi, U. de Créteil, 4-8 juillet 2022

Document de travail

Cours « Philosophie et poésie chez les néoplatoniciens florentins »

BIBLIOGRAPHIE (TRÈS) SOMMAIRE

***TEXTES ÉTUDIÉS**

BOCCACE, Giovanni

- *De Genealogia deorum gentilium*, a cura di V. Branca, dans G. Boccaccio, *Tutte le opere*, Milano, Arnoldo Mondadori, 1998, tome VIII.

- *La Généalogie des dieux païens (Genealogia deorum gentilium)*, livres XIV-XV. *Un manifeste pour la poésie*, trad., prés. et notes Y. Delègue, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2001.

FICIN, Marsile

- *De diuino furore* (1457), éd. Sebastiano Gentile, dans *Lettere, Epistolarum familiarum liber I*, Firenze, Leo S. Olschki editore, 1990, p. 24-25.

LANDINO, cristoforo

- *Praefatio in Virgilio*, dans *Scritti critici e teorici*, a cura di Roberto Cardini, Roma, Bulzoni, 1974, vol. I, p. 20-28.

- *In P. Vergilii interpretationes prohemium incipit feliciter*, dans *Scritti critici e teorici*, a cura di Roberto Cardini, Roma, Bulzoni, 1974, vol. I, p. 226-233.

- *Testi inediti e rari di Cristoforo Landino e Francesco Filelfo*, a cura di E. Garin, Firenze, Fussi, 1949

Anthologie

- *Théories poétiques néo-latines*, dir. V. Leroux et E. Séris, Genève, Droz, 2018.

*** ÉTUDES**

- Allen, Mickael J. B., *The Platonisme of Marsilio Ficino. As Study of His Phaedrus Commentary, Its Sources and Genesis*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1984.

- Bianchi, Luca, « le scienze nel Quattrocento. La continuità della scienza scolastica, gli apporti della filologia, i nuovi ideali di sapere », dans C. Vasoli, *Le filosofie del Rinascimento*, Milano, Bruno Mondadori, 2002, p. 93-109.

- Fillina, Simone, « Cristoforo Landino e le ragioni della poesia : Il dissenso con Marsilio Ficino sull'origine della pia philosophia », dans *Nuovi maestri e antichi testi : Umanesimo e Rinascimento alle origini del pensiero moderno*, a cura di Stefano Caroti e Vittoria Perrone Compagni, Firenze, Olschki, 2012, p. 199-222.

- Galand-Hallyn, Perrine et Hallyn, Fernand (dir.), *Poétiques de la Renaissance. Le modèle italien et le modèle franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2001

- Garin, Eugenio, *La disputa delle arti nel Quattrocento*, Firenze, Vallecchi, 1947.

- Graziani, Françoise, « confabulation poétique de Boccace », *Polymnia*, 1 (2015), p. 213-231.

- Kallendorf, Craig, « The Rhetorical Criticism of Literature in Early Italian Humanism from Boccaccio to Landino », *Rhetorica: A Journal of the History of Rhetoric* 1.2 (1983), p. 33-59.

- Laurens, Pierre, « Pius Aeneas, héros de la vie contemplative dans les *Disputationes Camaldulenses* de Cristoforo Landino », *Les loisirs et l'héritage de la culture classique, REL*, vol. 230, 1996, p. 441-451.

- Lecoq, Jean, *L'idéal et la différence. La perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993.

- Weijers, Olga et Holtz, Louis (dir), *L'enseignement des disciplines à la faculté des lettres* (Paris et Oxford, XIIIe-XVe siècles), Turnhout, Brepols, 1997.
- Megna, Paola, *Lo Ione platonico nella Firenze medicea*, Firenze, Centro interdipartimentale di studi umanistici, 1999.

EXEMPLIER

- 1- Boccace, *De genealogia deorum gentilium*, XIV, 7 (Traduction à partir de l'édition de V. Branca, dans G. Boccaccio, *Tutte le opere*, Milano, Arnoldo Mondadori, 1998, tome VIII / *Théories poétiques néo-latines*, dir. V. Leroux et E. Séris, Genève, Droz, 2018, p. 196-198)

La poésie que certains rejettent par mépris et par ignorance est une sorte de ferveur (*feruor*) qui incite à la recherche raffinée dans l'invention et l'expression orale ou écrite des idées. A mon avis, cette ferveur, qui vient du cœur de Dieu, n'est accordée qu'à un petit nombre d'esprits dans la création ; aussi, puisqu'elle tient du miracle, les poètes ont toujours été très rares. Car cette ferveur a des effets sublimes : par exemple, susciter dans l'esprit un désir de s'exprimer, produire des inventions singulières et inouïes, composer, dans un ordre déterminé, les pensées, orner cette composition par une sorte de tissage inhabituel de mots et de phrases, envelopper la vérité dans le voile de la fable appropriée. Et, si l'invention le requiert, cette ferveur peut encore armer des rois, les conduire à la guerre, envoyer des flottes hors des arsenaux, décrire le ciel, les terres et les mers, parer les vierges de couronnes de fleurs, éclairer les actions des hommes selon leurs qualités, réveiller les engourdis, stimuler les paresseux, modérer les audacieux, enchaîner les criminels, élever les meilleurs par des éloges mérités, et beaucoup d'autres choses de ce genre. Mais, si l'un de ceux qui sont imprégnés de cette ferveur ne réalise pas pleinement ces effets, il ne sera pas, selon moi, un poète digne de louange.

En outre, quelle que soit la force avec laquelle la ferveur presse les esprits dans lesquels elle est infuse (*infunditur*), il est très rare que celui qui crée sous son impulsion (*impulsus*) achève une œuvre de valeur, si lui ont fait défaut les instruments grâce auxquels, d'ordinaire, les pensées sont achevées, comme par exemple les préceptes de la grammaire et de la rhétorique, dont une parfaite connaissance est utile, bien que certains auteurs aient déjà admirablement écrit dans leur langue maternelle et réalisé chacune des fonctions de la poésie. Il est donc nécessaire de connaître au moins les rudiments des autres arts libéraux, l'éthique et la physique, et non moins de disposer d'un vocabulaire varié, d'avoir vu les monuments de nos ancêtres, et même d'avoir en mémoire l'histoire des nations, et la situation des pays du monde, des mers, des fleuves et des montagnes.

De plus, les lieux isolés que l'art de la nature rend agréables sont favorables au travail, ainsi que la tranquillité de l'âme et le désir d'une gloire temporelle ; et très souvent, l'ardeur (*ardor*) de l'âge s'est avérée du plus grand profit ; car, sans tout cela, le génie s'enlise parfois dans ses pensées. Et comme cette ferveur qui aiguise et fait resplendir les forces des hommes de génie ne produit rien qui ne soit l'œuvre de l'art, la poésie a été appelée tout au plus un *art*. Or le nom de poésie n'a pas pour origine, comme la plupart le croient étourdiment, les mots *poio*, *pois*, qui signifie « je fabrique, tu fabriques », mais au contraire *poetes*, mot grec très ancien qui signifie en latin « expression recherchée » (*exquisita locutio*).

- 2- C. Landino, *Praefatio in Virgilio*, dans *Scritti critici e teorici*, a cura di Roberto Cardini, Roma, Bulzoni, 1974, vol. I, p. 20

Est igitur poetica disciplina, non dicam unam ex iis artibus quas nostri maiores liberales appellarunt, sed quae illas universas complectens, certis quibusdam numeris astricta variisque luminibus ac floribus distincta, quaecunque homines egerint, quaecunque norint miris figmentis exornet atque in alias quasdam species traducat.

Voici donc la discipline poétique, je ne dirai pas qu'elle est l'un des arts que nos ancêtres ont appelés 'arts libéraux', mais elle est la discipline qui, embrassant toutes les autres, liée au moyen de rythmes et parée d'éclat et de fleurs variées, est propre à orner de fictions merveilleuses toutes les actions et toutes les connaissances humaines et à les faire passer vers d'autres formes.

- 3- C. Landino, *ibid.*, p. 22.

Quin, si uerius loqui et Aristotelis sententiam sequi uolumus, nil aliud poeta est quam theologus. Facultas uero oratoria neque quantum acuminis in dicendo neque quantum suauitatis in delectando neque postremum uehementiae in permouendo habeat, antea ostendit quam orationes Ulyssis et Phoenicis aliorumque heroum poetico carmine expressae essent.

Bien plus, si nous voulons parler avec plus de vérité et suivre l'opinion d'Aristote, le poète n'est rien d'autre qu'un théologien. Quant à l'art oratoire, il ne montre pas tant de finesse dans l'expression, de douceur dans le plaisir, de force dans l'émotion avant que les discours d'Ulysse et des Phéniciens et des autres héros n'aient été exprimés dans le chant poétique.

- 4- C. Landino, *Ibid.*, p. 23-24 (// *Théories poétiques néo-latines, op. cit.*, p. 44-45)

Sed ut ab ea, cuius uis pene omnia reguntur quæque iure "flexanima" appellata est, eloquentia exordiar, quis adeo hebeti erit ingenio, ut quantum spiritus, quantum splendoris, quantum dignitatis oratori poeta afferat non uiderit? Quis quantum illi in maximis rebus sublimes, in mediocribus temperati, in humilibus elegantes sint ignorauerit? Attendantur exordia, legantur narrationes, enumerentur diuisiones, pendantur diligentius confirmationes et confutationes, denique conclusiones epilogique non prætereantur: intelligetis profecto neque ad captandam beniuolentiam accomodatius neque ad narrandum breuius et apertius neque ad diuidendum absolutius neque ad confirmandum grauius neque ad confutandum uehementius neque postremo ad concludendum copiosius ornatusque quicquam inueniri. Sed hæc ad oratorias argumentationes pertinent.

Mais, pour débiter par l'éloquence, dont la force gouverne presque tout et que l'on a justement appelée "dompteuse des âmes", qui aura l'esprit assez émoussé pour ne pas voir tout le souffle, tout l'éclat, toute la dignité que le poète apporte à l'orateur? Qui peut ignorer combien ils sont sublimes dans les très grands sujets, tempérés dans les sujets moyens et élégants dans les sujets humbles? Que l'on prête attention aux exordes, que l'on lise les narrations, que l'on énonce les plans, que l'on développe les affirmations et les réfutations avec plus de soin, enfin qu'on ne néglige point les conclusions ni les épilogues: vous comprendrez certainement qu'on ne peut trouver plus d'à-propos dans l'art de se concilier la bienveillance, plus de brièveté et de clarté dans

la narration, plus de perfection dans l'ordonnance du plan, plus de poids dans l'affirmation, plus de véhémence dans la réfutation ni enfin plus d'abondance et d'ornement dans la conclusion. Or tout cela affecte l'argumentation du discours.

5- C. Landino, *Ibid.*, p. 24 (// *Théories poétiques néo-latines, op. cit.*, p. 44-45/46-47)

Philosophiam uero ipsam quis splendidius tractauit ? Neque enim solum diuersos ex ea locos decerpunt atque mira quadam suauitate condiunt poëtae, uerum etiam totam rem absolutissime perscripserunt, quemadmodum apud Græcos Pittacum Mytilenæum, Xenophanem, Parmenidem, Empedoclem et plerosque alios ex Pythagoreorum familia, apud uero Latinos Lucretium et quem Romanorum omnium doctissimum Hieronymus appellauit M. Varronem uidemus.

Quant à la philosophie elle-même, qui l'a traitée avec le plus d'éclat ? Les poètes, en effet, non seulement tirent d'elle des lieux variés et les accommodent avec une suavité admirable, mais aussi exposent la matière tout entière avec la plus grande perfection, comme on le voit faire, chez les Grecs, à Pittaque de Mytilène, Xénophane, Parménide, Empédocle et beaucoup d'autres de la famille des Pythagoriciens, chez les Latins à Lucrèce et à celui que Jérôme a appelé le plus savant de tous les Romains, Marcus Varron.

6- C. Landino, *In P. Vergilii interpretationes prohemium incipit feliciter*, dans *Scritti critici e teorici*, a cura di Roberto Cardini, vol. I, Roma, Bulzoni, 1974, p. 230 (// *Théories poétiques néo-latines, éd. cit.*, p. 934-935)

Neque enim alius est magnus uerusque poëta quam theologus, quod non solum Aristotelis tanti philosophi auctoritas testimoniumque ostendit, sed ipsorum quoque scripta apertissime docent. Duplex enim theologia est : altera quam priscam uocant, cuius diuinus ille uir Mercurius cognomine Trismegistus primus fontem aperuit, altera nostra est, quæ non modo uerior comprobatur, sed ita uerissima, ut neque addi quicquam nec imminui inde possit.

En effet, le grand et véritable poète n'est autre qu'un théologien, ce que montrent non seulement l'autorité et le témoignage d'Aristote, éminent philosophe, mais ce qu'enseignent aussi très clairement leurs propres écrits. La théologie, en effet, est double : la première, que l'on appelle l'ancienne théologie, dont cet homme divin, surnommé Mercure Trismégiste, a le premier ouvert la source ; la seconde, la nôtre, qui est non seulement reconnue plus vraie mais d'une vérité si parfaite que rien ne peut lui être ajouté ou retranché.

7- *Ibid.*, *Ibid.*, p. 232

Verum ut hæc in nostro Marone cognoscamus, quemadmodum duo sunt apud homines uiuendi genera, quorum alterum in speculatione alterum in actione positum est, ita et in hoc poëta, ut hominem nobis totum informaret, duplicem sensum deprehendes. Nam si ea quæ extrinsecus apparent ex uerborum notione iudicabis, uitam omnino ciuilem rectasque et ab iis quæ de uita et moribus sunt uirtutibus profectas actiones ita non descriptas solum, uerum etiam depictas inuenies, ut non solum perspicue sua illas doctrina doceat, uerum tum mira orationis suauitate ad illas alliciat, tum etiam cum opus est dicendi uehementia atque impetu permoueat atque impellat. Sin autem in intima eius penetralia intrare licebit, quam multa, immortalis Deus, quam magna, quam admiranda, quam denique nobis salutaria inuenies ! Nam cum homines ita a summo Deo productos tum ex se per summam sapientiam cognosceret, tum a diuino Platone accepisset, ut non

nobis solum sed ceteris omnibus, quoad id fieri liceret, usui esse studeremus, id conscribere statuit, quo et quid sit ultimum illud propter quod reliqua expetuntur, et qua etiam ratione ueluti certa et indubitata uia eo feramur nos doceret.

Au vrai, ces vérités, on peut les percevoir chez notre cher Virgile : de même qu’il existe, chez les hommes, deux genres de vies, dont l’une réside dans la contemplation et l’autre dans l’action, de même aussi, chez ce poète, vu qu’il nous enseigne l’homme dans sa totalité, on peut trouver un double sens. En effet, si tu juges ce qui ressort extérieurement d’après le sens des mots, tu trouveras que sont non seulement décrites mais représentées une vie tout entière vouée à la cité et des actions justes et engendrées par les vertus qui découlent de la vie et des mœurs, de sorte que non seulement il les enseigne clairement par sa science mais que tantôt il charme et conduit à elles par l’admirable suavité de son discours, tantôt aussi, quand il est besoin de parler, il émeut et stimule par sa véhémence et son impétuosité. Mais s’il est possible d’entrer au plus profond de son sanctuaire, Dieu immortel, combien de choses grandes, admirables et enfin pour nous salutaires tu trouveras ! En effet, alors qu’il savait - soit de lui-même, par sa très haute sagesse, soit parce qu’il l’avait appris du divin Platon - que les hommes avaient été créés par Dieu pour que nous nous appliquions non seulement à être utiles à nous-mêmes mais aussi, autant que faire se peut, à tous les autres, il décida d’écrire pour nous enseigner ce qu’est cette fin en vue de laquelle tous les autres biens sont recherchés ainsi que la raison pour laquelle nous y sommes menés comme sur une route sûre et certaine.

8- M. Ficin, *De diuino furore* (1457) (éd. Sebastiano Gentile, *Lettere, Epistolarum familiarum liber I*, Firenze, Leo S. Olschki editore, 1990, p. 24-25)

[...] Est autem apud Platonicos interpretes diuina musica duplex : alteram profecto in aeterna Dei mente consistere arbitrantur, alteram uero in coelorum ordine ac motibus, qua mirabilem quendam coelestes globi orbisque concentum efficiunt ; utriusque uero animum nostrum antequam corporibus clauderetur participem extitisse. Verum his in tenebris auribus uelut rimulis quibusdam ac nuntiis utitur, hisque imagines, ut saepe iam diximus, musicae illius incomparabilis accipit, quibus in eius qua antea fruebatur harmoniae intimam quandam ac tacitam recordationem reducit, totusque desiderio feruet cupitque, ut uera musica rursus fruatur, ad sedes proprias reuolare. Cumque id se quamdiu tenebroso corporis habitaculo circumseptus est adipisci nullo modo posse intelligat, eam, cuius hic possessione frui nequit, nititur saltem pro uiribus imitari. Est autem haec apud homines imitatio duplex : alii namque uocum numeris uariorumque sonis instrumentorum coelestem musicam imitantur, quos certe leues ac pene uulgares musicos appellamus ; nonnulli uero grauiori quodam firmiorique iudicio diuinam ac coelestem harmoniam imitantes intimae rationis sensum notionesque in uersuum pedes ac numeros digerunt. Hi uero sunt qui diuino afflato spiritu grauissima quaedam ac praeclarissima carmina ore, ut aiunt, rotundo prorsus effundunt.

Hanc Plato grauiorem musicam poesimque nominat efficacissimam harmoniae coelestis imitatricem. Nam leuior illa de qua paulo ante mentionem fecimus, uocum dumtaxat suavitate permulcet ; poesis autem, quod diuinae quoque harmoniae proprium est, uocum ac motuum numeris grauissimos quosdam et, ut poeta diceret, Delphicos sensus ardentius exprimit. Quo fit ut non solum auribus blandiatur, uerum etiam suauissimum et ambrosiae coelestis similimum menti pabulum afferat, ideoque ad diuinitatem propius accedere uideatur. Oriri uero poeticum hunc furorem a Musis existimat ; qui autem absque Musarum instinctu poeticas ad fores accedit, sperans quasi arte quadam poetam se bonum euasurum, inanem illum quidem atque eius poesim esse censet, eosque poetas qui coelesti inspiratione ac ui rapiuntur adeo diuinos saepenumero

Musis afflatus sensus expromere, ut ipsimet postmodum extra furorem positi quae protulerint minus intelligant.

Selon les interprètes platoniciens, la musique divine est double : ils pensent avec certitude que la première réside tout entière dans l'esprit éternel de Dieu, et la seconde dans les mouvements et l'agencement des cieux grâce auxquels les sphères et les orbés célestes produisent une merveilleuse harmonie ; or, avant d'être prisonnière du corps, notre âme participait à chacune des deux. Mais dans les ténèbres, elle utilise ses oreilles, comme des sortes de guides et de messagers et, par elles, comme je l'ai déjà dit à maintes reprises, elle reçoit de cette incomparable musique les simulacres grâce auxquels lui revient un souvenir enfoui au plus profond d'elle et silencieux de l'harmonie dont elle jouissait autrefois ; et l'âme tout entière brûle de désir et veut s'envoler et revenir vers sa véritable demeure pour jouir de nouveau de la vraie musique. Et comme elle comprend qu'elle ne peut l'atteindre d'aucune façon tant qu'elle est enfermée dans l'habitable ténébreux du corps, elle s'efforce, du moins dans la mesure de ses forces, d'imiter ce dont elle ne peut jouir de la possession.

Donc, chez l'homme, l'imitation de cette musique est double : les uns, en effet, imitent la musique céleste grâce aux rythmes émis par leur voix et grâce aux sons produits par divers instruments, nous les appelons des musiciens superficiels, assurément, et pour ainsi dire vulgaires ; mais certains, tout en imitant l'harmonie divine et céleste avec une intelligence plus profonde et plus sûre, donnent une sensibilité et une signification à leur conception intime qu'ils traduisent en vers, en pieds et en rythmes. Ce sont eux qui, sous l'effet du souffle divin, répandent de leur bouche inspirée, comme ils disent, des chants d'une profondeur et d'un éclat extraordinaires.

Platon appelle cette musique et cette poésie particulièrement profondes les imitatrices les plus fidèles de l'harmonie céleste. Celle, en effet, plus superficielle, dont nous avons fait mention un peu plus haut, [nous] touche [émeut] tout au plus par la suavité des sons ; mais la poésie, elle, exprime avec plus d'ardeur une sensibilité plus profonde et, comme dirait le poète, delphique [prophétique] grâce aux rythmes des sons et des modulations, qui sont aussi le propre de l'harmonie divine. Il s'ensuit que non seulement elle charme nos oreilles, mais elle apporte aussi à l'âme une nourriture extrêmement suave et semblable à l'ambrosie céleste ; et c'est pour cette raison qu'elle semble s'approcher davantage de la divinité. Il [Platon] estime que cette fureur divine vient des Muses ; et quiconque s'avance aux portes de la poésie privé de l'inspiration des Muses, mais espérant par quelque artifice, pour ainsi dire, devenir un bon poète, celui-là est, selon lui, un poète aussi vain que l'est sa poésie, alors que les poètes ravis par l'inspiration et la puissance célestes expriment le plus souvent des conceptions tout à fait divines soufflées par les Muses si bien qu'eux-mêmes, une fois que la fureur les a quittés, ont une compréhension moins claire de ce qu'ils ont exprimé.